

LES ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

REVUE TRIMESTRIELLE

Nouvelle Série — N° 1

Janvier - Mars
1947

Directeur;
Gaston Berger

ANDRÉ LALANDE

L'INVOLUTION

Autobiographie philosophique



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

TÉMOIGNAGES DE PHILOSOPHES

ANDRÉ LALANDE

L'INVOLUTION

Autobiographie philosophique

A la rentrée de 1882, Emile Durkheim, au sortir de l'Ecole Normale, fut nommé professeur au Lycée de Sens ; j'eus la chance, l'année suivante, d'y commencer avec lui mes études philosophiques. Il était pénétré de kantisme — il l'est toujours resté — et c'était déjà un excellent professeur ; mais son influence, bien qu'elle ait été grande, ne m'empêchait pas d'être profondément séduit par une philosophie alors en plein essor, que Ribot et Espinas avaient popularisée en France quelques années plus tôt : l'évolutionnisme spencérien. Cette doctrine se répandait à travers le monde, se combinait dans l'opinion publique à l'idée darwinienne de lutte universelle pour la vie et à l'idéal hégélien de totalitarisme (peu sympathiques à Spencer lui-même) ; mais, tandis qu'elle poursuivait sa pénétration dans l'inconscient de plusieurs générations, qui finissaient par en appliquer les principes sans le savoir et parfois même en parlant avec mépris de cette doctrine. La suite de mes études philosophiques, continuées à l'Ecole Normale, sous la direction de Victor Brochard et d'Emile Boutroux, m'amena peu à peu à juger tout à fait fautive la vision du monde que dessinait ce monisme organiciste. La vision du monde : car, en ce qui concerne la position même du problème philosophique, je n'ai jamais renoncé à croire qu'il consiste dans la recherche d'une synthèse plus critique, et d'un degré plus élevé que celle des sciences particulières, mais non d'une autre nature, et que toutes les soi-disant théories de la connaissance, les dialectiques, les prétendues nécessités logiques découvertes en se repliant sur soi-même, ne sont qu'un jeu scolaire sans portée humaine et sans solidité. C'est dans cet esprit que j'écrivis, à vingt-six ans, un volume de *Lectures sur la philosophie des sciences*, d'un type assez hybride, qui encadrait dans une suite d'études personnelles une

collection de textes plus ou moins étendus empruntés à des savants ou à des philosophes d'esprit positif. Je dus beaucoup, pour ce travail, à mon cousin germain Henri Pellat, mon aîné de près de vingt ans, alors maître de conférences et plus tard professeur de physique à la Sorbonne, avec qui je travaillais dans son laboratoire, et dont la lucidité d'esprit, la culture mathématique et même l'habileté manuelle, me furent de précieux modèles. J'eus aussi l'avantage de fréquenter, par lui, plusieurs de ses collègues et amis de la Faculté de sciences, qu'il m'a été très utile d'écouter, surtout dans leurs conversations.

Le même souci de vérité bien assise, qui me donnait tant de goût pour la physique, telle qu'elle était alors, m'avait conduit, d'autre part, à me préoccuper de la question morale. C'était l'époque où s'organisaient la « Ligue d'éducation morale », la « Société contre la mendicité des enfants » (qui sévissait alors au Quartier Latin) et d'autres activités du même genre. Réagissant contre l'évolutionnisme, je commençai une thèse de doctorat, qui devait être d'abord une critique de la morale spencérienne. Elle m'amena rapidement à découvrir que, dans le domaine de la vie intellectuelle et même esthétique, aussi bien qu'en éthique, la loi du passage de l'homogène à l'hétérogène, le prétendu progrès par différenciation et par intégration, était à la fois en contradiction avec certaines évidences de la conscience contemporaine et impossible à faire cadrer avec l'histoire authentique des idées. Bien au contraire, ce qu'on y trouvait, c'était, avant tout, un progrès du divers au même; l'abandon de légendes variées et de théories hétéroclites au profit d'une vérité unique, valable pour les astronomes, les physiciens ou les biologistes de tout pays; d'autre part, l'accord sur des règles de conduite universalisables, se substituant au conflit chaotique des intentions individuelles ou des maximes locales; enfin, dans un autre domaine, l'effort vers un art capable de faire communier un public de plus en plus vaste, de moins en moins borné par le goût d'un peuple, d'une classe ou d'une époque. Ce mouvement était confirmé par nombre de faits historiques sur lesquels, semble-t-il, on fermait alors les yeux systématiquement : le passage des castes et de l'esclavage aux simples classes sociales, et même, dans celles-ci, l'effacement graduel des différences entre les niveaux de vie et les mœurs; la tendance à l'assimilation entre le rôle social des hommes et celui des femmes, celui des jeunes gens et celui des hommes mûrs.

en un mot, un courant général de marche à la ressemblance en même temps qu'à l'autonomie des personnes, tout opposé à la prétendue loi générale de différenciation et d'intégration.

Mais, en pensant à l'ensemble des phénomènes observables, je m'aperçus, non sans surprise, que si le monde biologique restait en cela opposé à celui des valeurs humaines, il n'en était pas de même du monde physico-chimique, où régnait au contraire une marche à l'identité et à la symétrie, en sorte que toutes les réactions physiques spontanées allaient à diminuer les inégalités, à uniformiser la répartition de l'énergie par rapport aux masses. On avait donc ainsi, dans la série classique des sciences, un domaine de différenciation conforme à l'idéal évolutionniste, entre deux domaines où le mouvement naturel dans l'un, l'effort vers le mieux dans l'autre, se trouvaient dirigés en sens inverse du premier. Je remarquai seulement bien plus tard l'accord de cette vue des choses avec le schéma de Cournot : descente, puis remontée des sciences, dans l'ordre de l'intelligible, en passant par un "point nodal."

Spencer avait appelé *dissolution* le mouvement contraire à l'évolution biologique par différenciation et intégration. Je gardai ce mot, bien à tort : d'abord, parce que celui d'*évolution* s'étant démesurément élargi, au point de s'appliquer à toute espèce de progrès, ou même de transformation, son opposé perdait son sens précis ; et surtout, parce qu'il était associé à des idées de décomposition, de ruine, de conduite « dissolue », qui ne pouvaient que faire tort à l'idée. Et de fait, à la soutenance de cette thèse, qui avait fini par s'appeler *La Dissolution opposée à l'Evolution*. Espinas, tout en parlant de l'ouvrage d'une manière très bienveillante à certains égards, ajoutait d'un air un peu effrayé : « Mais on sent dans votre livre comme une odeur de cadavre... »

Tout cela pouvait sans doute être évité si, dès cette époque, j'avais dit *involution*. Mais il est vrai, cependant, que dans cette première rédaction, l'ouvrage mettait avec trop de force l'accent sur l'aspect destructeur de celle-ci : frappé du contraste entre le mouvement de la vie proprement dite et celui de la pensée — contraste si opposé à tout ce qui se disait autour de moi — j'étais porté à souligner surtout ce pouvoir dissolvant de l'esprit, son action d'arrêt sur ce que j'appelais l'élan vital (1), c'est-à-dire sur la nutrition, la reproduction et l'expansion des espèces. Si bien

(1) Non pas tout à fait, on le voit, au sens où Bergson, quelques années plus tard, a rendu célèbre cette expression dans *L'évolution créatrice*.

que, dans un article de la *Revue de Paris*, le savant sanscritisant Victor Henry se fit un plaisir de relever l'accord de cette nouvelle philosophie avec les enseignements du bouddhisme.

De là vint aussi l'article *Progrès et destruction*, que je donnai peu après à la *Revue philosophique* (2) pour séparer ma cause de l'anarchie et du nihilisme. Ce ne fut pas d'ailleurs avec un plein succès : car vingt ans plus tard, dans la *Lettre à M. Brunschvicg* (3), j'étais encore obligé de marquer avec insistance l'aspect positif de l'assimilation, et de répondre à ceux qui n'y voyaient que l'apothéose du néant.

Dans les années qui suivirent, j'essayai de travailler à faire progresser l'assimilation plutôt qu'à en prouver la valeur et la réalité historique. Remarquant combien de discussions oiseuses engendraient les divers sens des mots, j'eus l'idée qu'une Société de philosophes pourrait utilement constituer un *vocabulaire technique et critique*, étalant les ambiguïtés du langage philosophique et cherchant à y remédier. J'allai donc un jour voir notre cher Xavier Léon pour lui parler de ce projet. « Comment, me dit-il, vous avez déjà reçu ma lettre ? Je ne l'ai mise à la poste que ce matin. » Il m'y proposait justement, lui aussi, de constituer une Société de philosophie, mais surtout destinée à réunir savants et philosophes dans des discussions communes. Les deux projets pouvaient aisément se combiner ; et dès lors commença le long travail qui, publié pendant vingt-cinq ans par fascicules, aboutit aux deux gros volumes de 1926. On trouvera dans la Préface un exposé détaillé de la méthode suivie dans la constitution de cet ouvrage.

Le désir d'accord intellectuel, et la conviction qu'il suffisait de ne pas le redouter pour le trouver, m'engagèrent aussi dans une autre voie. C'était primitivement la question morale qui m'avait amené à la critique de l'évolutionnisme. Je crus m'apercevoir que les oppositions des philosophes sur ce sujet — oppositions sans cesse exploitées par leurs adversaires et par les immoralistes — étaient en grande partie factices. On insistait beaucoup sur les désaccords, particulièrement en matière de mœurs ; on laissait dans l'ombre la vaste région des convergences. De là divers articles, l'un sur *Les principes universels de l'éducation morale* (4), un autre sur *La moralité et les formules morales* (5), un autre sur

(2) Mars 1900.

(3) *Bulletin de la Société de Philosophie*, juillet 1921.

(4) *Revue de métaphysique et de morale*, mars 1901.

(5) *Revue pédagogique*, janvier 1908.

Une exigence faussement tenue pour rationnelle dans la méthode des sciences morales (6), et enfin un petit *Précis raisonné de morale pratique* (7). Cette tentative ne souleva guère d'objections ; mais, comme il arrive souvent en pareil cas, ceux qui aiment mieux discuter que conclure la laissèrent tranquillement de côté. Combien de fois a-t-on vu reparaître, dans des articles ou des livres publiés depuis cette époque, des affirmations ou des arguments qui y étaient réfutés par avance de la manière la moins contestable !

Se rattache encore à la même intention — on pourrait presque dire à la même campagne — un cours sur la Raison, sur ses variations et sur leur sens, qui fut fait à la Sorbonne dans l'hiver 1909-1910 et qui proposait la distinction de la *Raison constituante* et de la *Raison constituée*. Il s'agissait de montrer que si l'on ne pouvait admettre un tableau éternel des catégories et des principes — l'évolution des principes rationnels était alors proclamée sous toutes les formes — ces variations n'étaient ni de purs accidents, ni la simple adaptation à un monde de réalités empiriques ayant leurs lois, mais un effort permanent dans un même sens, celui de l'identification. On reconnaît le thème essentiel de *La Dissolution* ; mais on peut y retrouver aussi le jugement de valeur que portait Platon dans le *Timée*, tout contraire à l'apothéose de l'hétérogène : « Le semblable vaut mille fois mieux que le dissemblable. » Une analyse historique et critique des notions de temps, d'espace, de nombre, de cause, de raison suffisante, y aboutissait à cette même conclusion, jugée si paradoxale à ses débuts.

Elle l'était déjà sensiblement moins : car dans l'intervalle avaient paru, non seulement *Les idées égalitaires* de Bouglé, qui en confirmaient tout le côté sociologique, mais surtout la première de ces œuvres vigoureuses et décisives d'Emile Meyerson, qui ont si fortement marqué dans l'épistémologie : *Identité et Réalité*. Lui-même, malgré le puissant concours apporté par ses recherches à la preuve historique de l'assimilation (8), n'a jamais voulu se déclarer « involutionniste », au sens où ce mot impliquerait l'adhésion à un jugement de valeur prospectif. Il a même souligné quelquefois, avec un scrupule excessif, que sans doute cette norme avait toujours été la directive essentielle des savants, mais qu'après tout cela pouvait changer : « Seulement, ajoutait-il, s'ils venaient demain à en accepter un autre, il n'en resterait pas moins vrai

(6) *Revue de métaphysique et de morale*, janvier 1907.

(7) In-12, Alcan, 1907 ; 3^e édition, 1930.

(8) Voir surtout *L'explication dans les sciences*, notamment ch. V et ch. XVII, et cf. bibliographie complémentaire ci-dessous.

qu'elle l'a toujours été jusqu'à présent. » Il est vrai que ses recherches ne concernaient directement que l'assimilation des choses entre elles ; mais elles touchaient aussi, par moment, à l'assimilation des choses à l'esprit, et rendaient bien plausibles les autres formes de « marche à l'identité ».

C'est aussi vers la même époque que je donnai à la *Revue Philosophique* une série d'études sur le Pragmatisme et ses formes si diverses, d'abord en vue de faire connaître en France ce mouvement d'esprit si intéressant, mais aussi pour en dégager la portée durable, et pour montrer qu'au fond, si l'action était nécessaire à la pensée, la norme de la vérité, de l'aveu plus ou moins implicite des pragmatistes eux-mêmes, reposait en définitive sur la concordance de ses résultats et sur l'accord entre les esprits. Une conférence faite à Genève et à Lausanne en 1926 : « Qu'est-ce que la vérité ? », résumait ces études, et diverses leçons faites à la Sorbonne sur cette question depuis une dizaine d'années ; elle a été publiée par la *Revue de théologie et de philosophie* (de Lausanne) en 1927.

La question des valeurs, qui apparaissait ainsi en liaison étroite avec celle de l'involution, tendait par là à passer au premier plan. Déjà, dès la première édition des *Lectures sur la philosophie des sciences*, il s'y trouvait un chapitre — alors nouveau — sur les « Sciences normatives » et leur méthode. Il avait été complété plus tard par une communication au Congrès de Bologne sur *Le parallélisme formel des Sciences normatives*. Cette question est reprise dans un petit livre, actuellement sous presse, *La Paison et les Normes*, dont elle forme l'un des chapitres. Elle a également été à l'origine de *La Psychologie des jugements de valeur*, cours fait en 1929 en Egypte, à l'Université Fouad I^{er}, où j'avais été appelé à enseigner peu après sa création, et qui l'a publié dans la collection de ses travaux. A cet ordre d'études se rattachent aussi *Logique normative et vérités de fait* (9), où j'ai essayé de combattre la routine qui traite la logique comme une science constative et de montrer combien de difficultés longtemps débattues s'évanouissent quand on commence par reconnaître qu'elle est une science de droit, conditionnant la notion même de fait ; *La mission de la philosophie dans notre temps* (10) et *Sur quelques préjugés qui s'opposent au développement des forces mora-*

(9) *Revue philosophique*, mars 1929.

(10) Publié dans les *Recherche philosophique*, 1935.

les (11), communications au Congrès de philosophie et au Congrès d'Education morale tenus respectivement à Prague et à Cracovie, en 1934.

A côté de ces recherches ou de ces exposés sur l'involution, je dois mentionner un ensemble de travaux parallèles, inspirés sans doute de la même conception, mais d'un caractère plus technique, on pourrait dire plus professionnel. L'organisation des études, à la Sorbonne, m'avait spécialisé à partir de 1906 dans l'enseignement de la Logique et de la Méthodologie des Sciences. J'y donnai un cours cyclique couvrant en quatre années le programme de cet enseignement : les sommaires en ont été publiés dans la *Revue de l'enseignement Secondaire des jeunes filles* (12) et j'y consacrai un certain nombre de cours spéciaux, notamment *La recherche et la preuve* (1913-1914) ; *Les sciences normatives et les jugements de valeur* (1914-1915) ; *Les sciences de la nature et les sciences de la vie* (1915-1916) ; *La finalité* (1916-1917) ; *Les utopies et la méthode utopique* (1917-1918) ; *L'organisation et l'assimilation* (1918-1919). La plupart sont restés inédits et ne sont pas actuellement au point pour être publiés. Un autre, *Les théories de l'induction et de l'expérimentation* (1921-1922) a paru sous le même titre, en 1929, dans la « Bibliothèque de la Revue des cours et conférences. » Au même groupe de travaux se rattachent une étude sur *Les rapports de la logique et de la psychologie* (*Scientia*, 1916), *La psychologie, ses différents objets et ses méthodes*, contribution (et, dans la première édition, Introduction) au grand *Traité de Psychologie* publié sous la direction de Georges Dumas (13) ; *Logique normative et vérités de fait*, dont j'ai déjà parlé ; une communication au Congrès d'Oxford de 1906 : *Le formalisme et les valeurs logiques* ; *Sciences physiques et sciences morales* (*Revue de Synthèse*, 1931), et de nombreux comptes rendus critiques d'ouvrages de science ou de logique, publiés surtout dans la « Revue philosophique », notamment sur *Thought and Things, or Genetic Logic*, de J.-M. Baldwin, sur *La Logique d'Edmond Goblot*, à propos de laquelle, et en m'appuyant sur ses remarques, je proposais quelques rectifications à la logique traditionnelle ; enfin sur celle de M. Marcel Boll, où étaient discu-

(11) Publié aussi dans *L'Education morale*, mai 1935.

(12) Une première fois, en 1931-1932 ; une seconde fois, avec quelques corrections et additions, dans les numéros du 15 avril, du 1er et du 15 mai 1935. — C'est par suite de mes fonctions à l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres, où j'ai enseigné de 1901 à 1935, que la Revue avait été amenée à me demander ces sommaires.

(13) Elle n'avait pas été jugée, par certains des collaborateurs, assez biologique ni assez naturaliste pour rester la porte d'entrée de ce vaste édifice.

tées, sous le titre *Logique et Logistique*, quelques-uns des problèmes que pose le mouvement actuel de la logique formelle vers la combinatoire, d'une part, et de l'autre vers le symbolisme.

En résumé, sur le thème fondamental de la valeur supérieure du *même*, et sur l'idée que le donné, c'est le divers, l'incoordonné, l'hétérogène, le variable, tandis que la norme est le semblable, l'universel, le permanent, les études dont il vient d'être question ont essayé de soutenir les thèses suivantes :

— l'existence distincte et les droits de la raison, c'est-à-dire son aptitude à remplir les fonctions traditionnelles qui font appel à son autorité, dans tous les domaines ;

— l'universalité de la méthode hypothético-déductive, qui repose sur la distinction entre les *principes*, points de départ choisis par l'esprit et justifiés par leurs conséquences, et les *fondements*, constitués par les propositions vraies, mais plus spéciales ou même singulières, immédiatement acceptées comme telles par tous ceux qui participent à la constitution ou à l'acquisition d'une même vérité, dans les sciences humaines aussi bien que dans les sciences physiques ;

— l'insertion de la philosophie dans cette situation fondamentale, et le caractère normatif des trois études qui en forment le centre : logique, esthétique et éthique, caractérisées par la détermination convergente de valeurs objectives ;

— l'opposition des deux relations souvent confondues sous le nom de « Société » : l'une, interdépendance réciproque d'êtres différents, spécialisés dans une sorte de superorganisme totalitaire ; l'autre, accord de pensée et de sentiment, communauté et fraternité ;

— la tendance régressive et les dangereuses équivoques enveloppées dans le culte contemporain de « la Vie » ; la réalité de l'*homo duplex* : l'opposition de la personne morale et de l'individualité biologique, solidaires en nous, mais définies, celle-ci par l'évolution différenciatrice, organisatrice et conquérante, celle-là par un effort dont la première étape est la paix et la justice, et dont la limite (si on veut l'envisager) serait la réalisation de l'Esprit unique, dans un monde qui nous est actuellement donné comme une poussière d'esprits.

DATES BIOGRAPHIQUES

Né à Dijon (1867) d'une famille universitaire. Elève de divers lycées de province, puis du lycée Henri IV.

Ecole Normale Supérieure (1885-1888).

Agrégé de philosophie (1888), Docteur ès-Lettres (1899).

Professeur à l'Ecole Monge (1888) ; dans divers lycées de Paris (1895-1906) ; Suppléant à la Sorbonne en 1904-1905 ; Maître de conférence (1906) ; professeur adjoint (1909), titulaire (1918) ; honoraire (1937). — Directeur des Etudes de Philosophie, suppléant (1915) ; titulaire (1920).

Détaché à l'Université Egyptienne, au Caire (1926-1928, et 1929-1930). Professeur à l'Université Fouad I^{er} (1937-1940).

Membre de l'Institut, Académie des Sciences Morales et Politiques (1922) ; de l'Institut d'Egypte (1928) ; de l'Académie Royale de Belgique (1945).

Secrétaire général de la Société Française de Philosophie (1901-1937) ; Président honoraire (1937). Membre élu du Comité consultatif de l'Enseignement Supérieur (1921-1937) ; du Conseil Supérieur de la Natalité (1931) ; du Conseil Supérieur de la Recherche Scientifique (1933).

AUTRES OUVRAGES ET PRINCIPAUX ARTICLES

non mentionnés au cours de la notice précédente

- *Les Illusions évolutionnistes* (nouvelle édition abrégée et remaniée de *La Dissolution*), Alcan 1930.

- *Quid de mathematica senserit Baconus Verulamius* (thèse latine), Alcan, 1899.

- *La Raison et les Normes*, Hachette, 1948. (11)

HISTOIRE ET CRITIQUE

- *L'interprétation de la nature dans le Valerius Terminus de Bacon*, Communication au Congrès d'Histoire des Sciences de 1900.

- *Sur quelques textes de Bacon et de Descartes*, Revue de Métaphysique et de Morale (1911).

- *La physique ancienne*, Revue de Synthèse (1901). — *La Physique au Moyen-Age*, Ibid. (1903).

- Sur le Pragmatisme : *Pragmatisme et pragmaticisme*, Revue philosophique (1906) ; *Pragmatisme, humanisme et vérité*, Ibid. (1908) ; *Le pluralisme de William James*, Ibid. (1910) ; *L'idée de vérité d'après William James et ses critiques*, Ibid. (1911).

- *Le Pancalisme*, Ibid. (1915).

- *L'œuvre de Louis Couturat*, Revue de métaphysique et de morale (1915).

- *Notice sur la vie et les travaux d'Alfred Espinas*, Comptes rendus de l'Académie des Sciences morales (1925) et Revue internationale de Sociologie (id.).

- Sur l'œuvre d'Emile Meyerson : *L'épistémologie de M. Meyerson et sa portée philosophique*, Revue philosophique (1922) ; « La déduction

(11) Je recommande particulièrement ce petit ouvrage à ceux qui voudraient prendre une vue rapide de mes idées philosophiques.

relativiste » et *l'assimilation*, Ibid. (1926) ; *Remarques sur « Le cheminement de la pensée »*, Ibid. (1932) ; *La pensée scientifique et sa tendance fondamentale*, *Revue générale des Sciences* (même année) ; *Une philosophie de l'intellect : les « Essais » d'Emile Meyerson*, *Revue philosophique* (1937).

PSYCHOLOGIE

- *Sur un effet de l'attention appliquée aux images*, *Revue philosophique* (1893).
- *Sur les paramnésies*, Ibid. (même année).
- *De la Fatalité*, Ibid. (1896).
- *Sur l'apparence objective de l'espace visuel*, Ibid. (1902) et discussion de cet article dans le *Bulletin de la Société Française de Philosophie* (1903).
- *Documents et remarques sur la conscience des mots dans le langage*, *Journal de Psychologie* (1905).

DIVERS

- *Note sur l'indétermination*, *Revue de Métaphysique et de Morale* (1900).
- *Sur la critique et la fixation du langage philosophique*, Ibid. (1900).
- *La langue universelle*, Ibid. (1904).
- *Sur l'idée de Dieu et le principe d'assimilation intellectuelle*, *Revue philosophique* (1909).
- *Sciences physiques et Sciences morales*, *Revue de Synthèse* (1931).
- *Les espérances métaphysiques*, *Revue des Conférences françaises en Orient* (1938).
- *La prise de conscience des valeurs*, Ibid. (même année).
- *Morale de l'évolution et morale de l'involution*, Ibid. (1940).
- *Philosophy in France*, correspondance annuelle (sauf quelques irrégularités) sur le mouvement de la philosophie en France ; « *The Philosophical Review* », depuis 1905 jusqu'à 1947.